

Frédéric de Towarnicki

À la rencontre
de Heidegger

Souvenirs d'un messager
de la Forêt-Noire

ARCADES
GALLIMARD

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1993.*

Extrait de la publication

*pour ma mère
pour Nora
pour Olivia et Fabrice*

« L'étant nous rencontre de toutes parts, nous entoure, nous porte et nous soumet à lui, nous enchante et nous comble, nous exalte et nous déçoit. »

Heidegger,
Introduction à la métaphysique

« La pensée de l'être ne trouve aucun appui dans l'étant. »

Heidegger,
Qu'est-ce que la métaphysique ?

« Ainsi, tandis qu'il se dérobe, l'être se dispense-t-il à l'homme de telle façon qu'il abrite son origine essentielle derrière le voile épais de la raison, derrière le voile des causes et de tous leurs avatars. »

*

« Pourquoi joue-t-il, le grand Enfant qu'Héraclite a perçu dans $\alpha\omega\upsilon$, dans le Temps, l'Enfant qui joue le Jeu du monde ? Il joue parce qu'il joue.

Le " parce que " disparaît dans le Jeu. Le Jeu est sans " pourquoi ". Il joue cependant qu'il joue. Le Jeu seul demeure : il est Ce qu'il y a de plus haut et de plus profond. »

Heidegger,
Le Principe de raison

REMERCIEMENTS

Je remercie Sophie Foltz et Nora Sagnes qui ont veillé jour après jour sur ce périple de la mémoire.

Ma gratitude à Georges Walter, critique omniprésent. A mes amis Jean-Michel Palmier, François Fédier, François Vézin, Lou Bruder, qui ont bien voulu me lire. Je veux remercier aussi Jacqueline Fastout, Karin et André Brincourt qui furent, chacun, témoins de bien des heures de ce parcours.

I

**LE CHEMIN
DE ZÄHRINGEN**

La Seconde Guerre mondiale venait à peine de s'achever quand le hasard fit de moi le premier visiteur de Martin Heidegger dans l'Allemagne agenouillée, en cendres, verrouillée de toute part. Quel coup de dés m'avait donc conduit, au printemps 1945, dans Fribourg en ruine, à la recherche d'un homme dont on ne savait rien depuis des années? Pouvais-je imaginer alors l'empreinte que laisserait en moi sa pensée singulière et le tumulte qui s'attacherait à son nom?

Messenger sans message, il m'avait suffi d'apporter au philosophe allemand que je ne connaissais pas deux articles de Jean Beaufret, philosophe français dont j'ignorais tout, pour enclencher trente ans de dialogue. Jean Beaufret fut toujours intrigué par mes rencontres de la Forêt-Noire qui avaient précédé d'un an les siennes, émerveillé aussi par une longue suite de signes et de jeux de miroir. Que dire de l'imbroglio de la montagne Sainte-Geneviève peu après la Libération? Dans un restaurant où je suis en uniforme, quelqu'un, à la table voisine, s'interroge sur le sort de Heidegger. Je regarde l'inconnu qui vient de prononcer le nom, je me lève et l'aborde aussitôt: le philosophe dont il parle a bel et bien survécu à la guerre, je viens même

de lui apporter à Zähringen deux textes sur l'existentialisme d'un certain Jean Beaufret dont je lui recommande vivement la lecture. Un bel éclat de rire simplifia les présentations. Beaufret raconta plus tard que, s'étant rendu en hâte à mon hôtel près de la rue Soufflot pour emprunter un manuscrit que m'avait confié Heidegger, il avait fini par le dénicher dans un coin de chambre sous des piles de romans de cape et d'épée. Dactylographiée et annotée, c'était la célèbre conférence sur *L'Origine de l'œuvre d'art*.

J'avais un peu plus de vingt ans et j'écrivais des poèmes.

Souviens-toi des mille et une guerres
Dans le vieil hôtel militaire
Où les gens ne revenaient pas

Volez carreaux des lampadaires
Nous promenions de vrais pays
Du Luxembourg au quai Voltaire
Coupez-moi ces éclats de verre
L'un commence où l'autre finit.

Le Troisième Reich venait de capituler. À Paris, c'était le temps de l'existentialisme. Personne ne savait ce que le mot voulait dire : peut-être, à Saint-Germain-des-Prés, une certaine manière de vivre notre liberté retrouvée.

Muni de faux papiers, rescapé d'une rafle à Pigalle et d'une chasse à l'homme à Saint-Julien-Écuisses, sur la ligne de démarcation, empêché de gagner l'Angleterre par un consul britannique pointilleux, j'avais rasé les murs pendant l'Occupation. Je me vois encore observer au coin de la rue Saint-Jacques

le dernier panzer allemand, tourelle ouverte, tournant autour du Panthéon.

À Saint-Germain-des-Prés le langage de l'époque prenait forme, et aussi son jargon. Comme atterrés d'avoir si mal vécu leur avant-guerre, les intellectuels en quête d'une morale politique découvraient le poids de l'histoire, leur « historicité ». On lisait Sartre et Camus, Marx et Freud, Dos Passos et Faulkner, Eluard et Queneau. De vieux surréalistes sortaient de leur ghetto. Dans les galeries, les toiles ou les gravures de Max Ernst, de Picasso, de Paul Klee, de Chagall, resurgissaient de l'ombre. La critique mélangeait tout. La philosophie de Jaspers et celle de Gabriel Marcel, Trotski et Malraux, Nietzsche et André Breton, Kierkegaard et Heidegger. Dans *Le Mythe de Sisyphe*, Albert Camus faisait de ce dernier le porte-parole moderne du nihilisme et de l'absurde. Un point de vue erroné que partageaient, du reste, Emmanuel Mounier et André Malraux.

Au Flore, pour le prix d'un demi, on pouvait apercevoir Jean-Paul Sartre qui, à sa table, élaborait le programme de sa revue *Les Temps modernes*, où la théorie de l'engagement sonnait le glas d'un passé jugé irresponsable : « Nous écrivons pour nos contemporains, nous ne voulons pas regarder le monde avec des yeux frileux, ce serait le plus sûr moyen de le tuer... C'est ici et de notre vivant que les procès se gagnent ou se perdent... Tant pis pour Balzac et son indifférence pour les journées de 48, tant pis pour l'incompréhension apeurée de Flaubert face à la Commune... »

Après son retour du stalag de Trèves en 1941, Sartre, dans un livre aussi peu lu que célébré, avait rendu notoires en France les noms de Husserl et de Heidegger. Avec *L'Être et le Néant*, les thèmes de *Sein und Zeit* — l'authenticité, l'être-au-monde, l'angoisse, la liberté

— devinrent familiers. L'homme n'était pas *dans* le monde comme un objet ou un animal. Il était *au* monde, par lui seul se déployait un monde. Libre, il était un être de projet. Dans son existence, il y allait à chaque instant de son être propre. Avec Husserl et Heidegger, écrivait Merleau-Ponty dans sa *Phénoménologie de la perception*, « beaucoup de nos contemporains avaient le sentiment bien moins de découvrir une philosophie nouvelle que de rencontrer ce qu'ils attendaient ». À quoi, sans s'embarrasser de nuances, l'intelligentsia communiste rétorquait que cette prétendue « philosophie nouvelle » n'était que le chant du cygne d'une petite bourgeoisie menacée. Au Quartier latin, à Saint-Germain-des-Prés, le matérialisme historique, déclaré scientifique, répandait déjà un avant-goût de terreur et préparait le culte de la révolution d'Octobre. De loin s'annonçait la vague déferlante des sciences humaines qui allaient se substituer à la philosophie.

J'étais de ceux que la lecture de Sartre et de *Qu'est-ce que la Métaphysique?* de Heidegger émerveillait. Au cœur des écrits si obscurs de Heidegger, à proximité de la poésie, brillait une lumière insolite, une question peut-être hors d'atteinte qui sommeillait en moi depuis toujours.

Dans son texte *Hölderlin et l'essence de la poésie* traduit par Henry Corbin, Heidegger citait le poète : « C'est pourquoi le plus dangereux de tous les biens, le langage, a été donné à l'homme : pour qu'il témoigne ce qu'il est. » Et il écrivait : « La poésie n'est pas un simple ornement qui accompagnerait la réalité humaine, ni un simple enthousiasme passager, elle n'est pas du tout une simple exaltation ou un passe-temps. La poésie est le fondement qui supporte l'Histoire, aussi n'est-elle pas simplement une manifesta-

tion de la Culture, et à plus forte raison n'est-elle pas simplement " l'expression de l'âme d'une culture ". »

Dans le même texte, Heidegger disait tout le poids d'un vers de Hölderlin :

Riche en mérites, c'est poétiquement pourtant
Que l'homme habite sur cette terre.

Je lisais et relisais une autre conférence (*Vom Wesen des Grundes*) à la traduction de laquelle pourtant je ne comprenais strictement rien : « La liberté est le fondement des fondements, la raison de la raison... ainsi donc l'être humain prenant comme existence transcendante son essor en possibilités, est *un être des lointains*. C'est uniquement par ces lointains originels qu'il se façonne dans sa transcendance envers tout l'existant, que grandit dans l'homme la vraie proximité des choses. »

Aux questions de Heidegger sur le langage, je ne trouvais aucun écho dans les écrits de Sartre. C'est alors que cinq articles sur l'existentialisme, signés Jean Beaufret, mirent sens dessus dessous les pièces de l'échiquier. D'une plume sereine dont la clarté impressionnait, Beaufret, dans la revue lyonnaise *Confluences*, montrait que Sartre et ses épigones s'étaient bel et bien fourvoyés : la question directrice de Heidegger n'était pas tant, comme chez Sartre (ou dans les philosophies existentielles), celle de l'existence de l'homme, que, sur un tout autre plan, et dans sa nouveauté radicale, la question du sens de l'être et de l'essence de la vérité. La différence était de taille : tout, de A à Z, devait être repensé, Beaufret notait encore que la phénoménologie, « la pensée de Husserl que Heidegger prolongeait en toute richesse », rendait aux choses du monde leur densité : le paysage frappé

de suspicion redevenait solide. Après la « dissolution des choses de ce monde dans l'arc-en-ciel de l'impressionnisme, conluait-il, survenait avec Heidegger un Cézanne pour rendre au monde sa forme, son relief, sa plastique et sa carrure ».

Heidegger, un Cézanne de la philosophie? C'est après cette lecture sans doute que me vint l'idée téméraire que Heidegger pouvait seul, si je parvenais à le retrouver dans la Forêt-Noire, tirer tout cela au clair.

Le hasard lança un premier coup de dés. Apparut alors un officier des troupes françaises d'occupation en Allemagne, familier du général de Lattre de Tassigny, épris d'ésotérisme et de théologie. Un ami lui avait parlé de moi, nous nous étions rencontrés à Paris. Le capitaine Fleurquin s'intéressait à l'existentialisme auquel, de son propre aveu, il ne comprenait rien. En fait, il était lieutenant et, je ne sais plus pourquoi, on l'appelait « capitaine ». Peut-être parce qu'il s'occupait discrètement d'un service « Rhin et Danube » dit de documentation, terme lourd de sous-entendus, qui faisait dans l'armée un effet magique. Je comprenais l'allemand, il avait besoin de moi. C'est lui qui m'ouvrit, de l'autre côté du Rhin, le passage strictement contrôlé par l'armée : là commençait l'Allemagne de l'Apocalypse à l'odeur de ferraille et de phosphore, le pays des nuées de cendres et des colonnes de réfugiés traînant leurs charrettes. Ce ne fut pas sans ressentiment que j'atterris à Cologne dans un avion de transport militaire, et gagnai Lindau. Au sud, Fribourg-en-Brigau et quelques villes exceptées, où les bombardements avaient fait des dizaines de morts, la région de Bade paraissait peu touchée. Fin avril 1945, la ville universitaire de Fribourg s'était rendue sans résistance et la plus grande partie du pays de Bade se trouvait

dans la zone française d'occupation. Il y régnait une confusion extrême. À qui se fier parmi les Allemands ? Comment distinguer entre le criminel de guerre déguisé en rescapé des camps et le résistant authentique ou le pauvre paysan déboussolé ? Des ecclésiastiques, des pasteurs prenaient les choses en main. Les bureaux du gouvernement militaire étaient encombrés de demandes de réparations et de dossiers, on pourchassait partout les anciens membres du Parti. Dans les rues, beaucoup de femmes seules. Des enfants désorientés. Les gens paraissaient encore assommés par le suicide de Hitler dans son bunker souterrain, l'avance de l'Armée rouge et la prise de Berlin, la capitulation de l'Allemagne au début du mois de mai. Nous roulions en Dodge ou en Jeep, nous nous déplaçons avec nos casques. On nous avait mis en garde contre quelques irréductibles du *Wehrwolf*, francs-tireurs isolés, capables, disait-on, de tirer sur les Français.

« Vous avez carte blanche », m'avait déclaré le capitaine Fleurquin en me désignant le bureau des réquisitions.

Promu interprète et animateur culturel du service social « Rhin et Danube » à Lindau, sur les rives du lac de Constance, puis à Rote-Lache, près de Baden-Baden, nid d'aigle en pleine forêt, je faisais la navette entre la zone française d'occupation et Paris, et franchissais régulièrement à pied le pont de Kelh aux trois quarts détruit. L'une de mes missions consistait à contacter des écrivains et des artistes pour les inviter dans nos deux centres culturels « Rhin et Danube ». Mes amis, les soldats Marcel Marceau, Alain Resnais, André Voisin, m'aidaient dans ce travail. « À Rote-

Lache, écrivais-je à une amie, nous sommes installés à mille mètres et nous y dirigeons un centre-école d'amateurs de l'armée. Nos fusils traînent dans les coins. Imagine le plus bel hôtel-chalet dont on puisse rêver, avec de grandes baies vitrées et de vastes salons sur les murs desquels sont cloués des aigles, des crânes étincelants de cerfs. Nous devons y "instruire" plus de quatre-vingts soldats... Resnais y a ouvert un cours de cinéma... »

À Lindau, à Rote-Lache, je présentais sur scène au général de Lattre et à l'état-major de la Première armée, puis au général de Montsabert les spectacles du « Rideau de Feu », notre « théâtre des armées », sa chorale, ses pantomimes (dont la première de Marceau), son quatuor. Entre deux répétitions de Marivaux ou de Molière, je faisais, à la demande, une conférence sur l'existentialisme ou sur Dostoïevski. Il m'arrivait aussi de composer des ballades avec accompagnement de banjo :

Pauvre la joie même la peine
On est de toutes les couleurs
On est ici on est ailleurs
Quatre jeudis dans la semaine

Je m'aperçus bien vite que Rote-Lache, qui devait son existence à un caprice du général de Lattre était une petite enclave autonome, surréaliste et anarchique qui échappait plus ou moins au contrôle de l'armée.

Le capitaine Fleurquin rêvait d'un grand débat philosophique sur l'existentialisme, souhaité selon lui, par plusieurs officiers du service de presse du général Arnaud... Mais Sartre était introuvable à Paris, je ne connaissais pas Beaufret et personne, dans la région, ne savait où était exactement le professeur Heidegger.

Frédéric de Towarnicki

À la rencontre de Heidegger

Souvenirs d'un messager de la Forêt-Noire

La Seconde Guerre mondiale venait à peine de s'achever quand le hasard fit de Frédéric de Towarnicki le premier visiteur de Heidegger dans l'Allemagne en cendres, verrouillée de toute part. Quel « coup de dés » l'avait donc conduit dans Fribourg en ruine, à la recherche de ce philosophe dont on ne savait rien depuis des années ? Le récit insolite, parfois drôle, de ses rencontres avec Heidegger dans sa maison de Zähringen ou sur les routes de la Forêt-Noire est suivi de vingt-trois conversations avec Jean Beaufret qui fut, durant plus de trente ans, l'ami et l'interlocuteur du penseur le plus audacieux et le plus attaqué de notre temps. La passion qui anime ce livre pourrait bien, au-delà des polémiques, révéler au lecteur la surprenante simplicité à laquelle aboutissent les méditations de Heidegger.

Né à Vienne, Frédéric de Towarnicki a travaillé au service de la Recherche de la télévision française (ORTF) et produit diverses émissions philosophiques sur France-Culture. Écrivain et critique littéraire, traducteur d' Ernst Jünger, il collabore à de nombreuses publications en France et à l'étranger.

ARCADES
GALLIMARD

Extrait de la publication

82 FF tc

93-X

ISBN 2-07-073562-1

A 73562



9



782070

735624